

Paris, 17 décembre 1918

5217



cher ami,

Voilà Perront
parti. Je le regrette, car il n'y a
pas de ce Perront sur la terre. Je le
regrette pour vous, parce qu'il n'est
pas remplaçable et que nulle autre
résine ne peut vous compenser son
absence. J'aurais toujours souhaité,
à raison de ce départ, vous aller voir
avant Noël. Mais voici une complication.
Samedi dernier, ma gorge a été subitement
reprisée, — Vous savez que j'ai une
façon de laryngite chronique, sujette
à des rebours, même quand elle semble
guérie, comme elle parait l'être d'ordinaire
pendant l'été. — Cela n'est pas très grave,
et j'ai pu faire mon cours hier, en
menageant beaucoup ma voix. Mais
me voilà tenu à plus de précautions
pour mes sorties. Je croisai volontiers, d'ailleurs,
que c'est ma contribution à l'épidémie
regnante et que la grippe m'a joué à
la gorge, ne voulant pas me faire d'accro-

mal. Encore ne faut-il pas trop
compter sur cette bienveillance,

J'ai beaucoup aimé votre
lettre à Hlymans. Le geste est de
circonstance. On ne pourra pas dire
que votre beau cadeau n'est pas
bien placé ; il est fait au bon moment
et dans la manière qui convenait.

Merci pour Le Temps. Il
m'a servi depuis hier. Comme vous
le dites, on y trouve tout. Et puis, bien
que je n'aime pas toujours son esprit,
il soutient depuis plusieurs mois une
campagne très courageuse et très sensée
contre les socialistes. — Ah, vous remarquez
comment le bon Wilson, dans sa réponse
aux socialistes, leur a insinué qu'il avait
à traiter avec notre gouvernement, c'est-à-dire
pas avec eux. — J'ai moins aimé le
texte de Poincaré que la réponse de Wilson.
Vraiment ce Wilson est un très grand
homme, et un brave homme. J'aime
à le voir garder ses habitudes, et
se retirer le dimanche. Du reste, si j'en
juge par l'analyse, le sermon qu'il est
allé entendre était bien dans son esprit.
M'en avez-vous qu'il a bien fait de se
désengager pour les négociateurs et

paix, qu'il saura rendre en
 peu moins laborieuses. Comme il
 ne veut rien prendre, il procèdera modèrément
 à l'appétit des gens qui voudraient
 s'aventurer plus que ne le permettent
 les principes de la future société des
 nations.

Je vous ai dit que j'ai sous
 presse un petit livre ennuyeux; mais
 je n'ai pas dû vous dire que je
 fais imprimer aussi ma lettre
 d'ouverture, — au 2 décembre dernier, —
 sur la paix des nations et la religion
de l'avenir. Ce sera une brochure d'une
 trentaine de petites pages, ou en sept fois
 plus courte que le livre, et conséquemment
 ou en sept fois moins ennuyeuse.

J'ai remarqué hier dans le Camps
 la lettre de Mermoz à l'évêque
 de Metz: cela paraît signifier que
 l'évêque veut se comporter comme
 devant garder son siège, et que notre
 gouvernement veut le bâiller comme s'il
 devait s'en aller. Soyez persuadé
 que Bonaparte aimera mieux le voir
 rester et qu'il ne fera payer l'ennemi
 qu'on lui causera en lui demandant de

8152
le retour. C'est Benoit qu'il faudrait
faire sauter d'abord, et tant que
régnera ce papa il ne nous jouera
que de mauvais tours. J'aime à croire
que Wilson, quand il lui fera visite,
lui dira quelques bonnes vérités. Mais
cela ne le changera pas.

Si M. P. a quelque fortune
personnelle, on peut procéder sans
scrupule à sa mise à la retraite. Mais
soyez certain qu'il en fera de
manière ou d'autre, car, très certainement,
le gouvernement s'arrangera de façon
à mettre en dépense courante tout
ce qui entrerait dans la caisse, et
l'on aurait cru plutôt qu'il avait juste
de quoi se suffire.

Affectueux respects.

A. Lacey